

Destituons la Nasse

Analyse et réflexion sur la nasse comme forme de manifestation, et sur les moyens d'en sortir.

Ce texte arrive probablement trop tard. Pratiquement parce que la dernière trahison syndicale aura eu raison du mouvement contre la loi travail et des grandes manifestations qui, avec les actions de blocage, en constituaient le moment le plus critique ; théoriquement parce que ce qui y est énoncé aura déjà le caractère de l'évidence pour beaucoup d'entre nous. Prenons-le pour une formulation parmi d'autres des énoncés qui circulent actuellement parmi nous, pour une contribution aux réflexions collectives qui nous animent en ce moment concernant les formes d'expression et d'existence de nos luttes, et comme un mémo pour les temps à venir – gageons que l'on retrouvera la nasse, et plus tôt qu'on ne le pense.

Poser le problème de la nasse

Depuis la fin du printemps dernier (datons cela du 14 juin), la tristesse semble se répandre de façon inexorable dans les manifestations parisiennes successives, jusqu'à devenir le sentiment le plus partagé au sein des différents cortèges. Passée la joie qui aura accompagné la constitution du cortège de tête, les manifestations sont trop vites redevenues des lieux dans lesquels on se rend plus par devoir que par envie ; autant dire des lieux hostiles. *Hostiles* par la violence physique qui y règne, chaque défilé étant pour chacun de nous une occasion supplémentaire d'être plus ou moins gravement blessé. *Hostiles* aussi par la violence symbolique qui s'y déploie *via* les multiples procédures d'humiliation et l'ampleur du dispositif policier confinant parfois – pour qui ne prendrait pas la mesure de ce qui s'y joue – au ridicule le plus achevé. Cette *hostilité*, par une évidente analogie, nous lui avons donné le nom de *nasse*. *Être nassé* constitue ainsi, depuis plusieurs mois, la condition partagée de tout manifestant se rendant aux convocations syndicales parisiennes. S'il est évident que la *nasse*, non plus par simple analogie mais par synonymie est aussi un *piège*, la question qui se pose à nous est la suivante : comment se sortir du piège que constitue la nasse ?

L'erreur dont il nous faut nous prémunir consisterait à analyser la nasse comme un simple dispositif matériel isolé, comme un mécanisme parmi d'autres – ce qu'elle a pu être dans ses versions imparfaites – et d'en étudier les défauts et les différentes possibilités qui s'offrent à chacun de *s'en échapper*. Ce réflexe – que l'on pourrait qualifier de survie – était inévitable lors des premières confrontations avec ce dispositif et a même pu avoir un certain succès, permettant à certaines

personnes de s'en extraire voire de littéralement briser la nasse. Cette stratégie nous mène malheureusement dans une impasse pour deux raisons : jouer sur les imperfections du dispositif nous condamne fatalement au perfectionnement continu de celui-ci – il est donc devenu de plus en plus difficile de s'en échapper – et, pire, cela nous fait passer à côté de l'essentiel, de ce qu'est la nasse – de ce que la nasse ne désigne plus la forme du dispositif policier mais la *forme même de la manifestation*. Difficile en effet de ne pas distinguer les différentes « nasses » qui tentent depuis le mouvement anti-CPE d'isoler et immobiliser tout ou partie d'un cortège en l'encerclant (tentatives que le cortège de tête a systématiquement déjoué par le nombre et la détermination) et la *nasse* déjà en place et dans laquelle on rentre délibérément pour manifester. Pour se sortir de cette impasse et mettre ce dispositif durablement en échec, il faut je crois en revenir à l'étude de son fonctionnement en général et en particulier, c'est-à-dire : d'un côté la fonction qu'il assure *en tant que dispositif de maintien de l'ordre* ; de l'autre la façon dont il l'assure *en tant que dispositif particulier de nasse*.

Destitution du cortège syndical par le cortège de tête

Comme la Reine Rouge de Lewis Carroll condamnée à avancer pour ne jamais reculer dans son décor mouvant, aucun dispositif n'existe jamais dans une forme définitivement donnée mais tout dispositif doit constamment se ré-former en même temps que le réel sur lequel il est sensé agir – au risque de devenir obsolète. Ainsi, au delà de son perfectionnement continu, de son évolution que l'on pourrait qualifier de *technique*, le changement de forme d'un dispositif doit toujours être compris comme le signe d'un changement dans la relation que le dispositif entretient avec le réel, et plus particulièrement avec les choses et les êtres dont il doit disposer. L'apparition de la *forme nasse* du dispositif de maintien de l'ordre ne peut donc être analysée séparément de l'événement qui l'a comme provoqué : l'émergence et la montée en puissance de ce que l'on nomme désormais cortège de tête.

Jusqu'à sa mise en échec et son remplacement par la *nasse*, l'opération réalisée par le dispositif de maintien de l'ordre qui prédominait peut être décrite selon les termes du discours médiatique qui l'accompagne nécessairement – le plus souvent de façon parfaitement ridicule : faire exister et rendre incompatible une dualité entre deux modes d'existence de la multitude qui constitue la manifestation et d'en isoler, minoriser et finalement exclure le second terme – les fameux « 300 casseurs en marge du défilé syndical » invariablement rapportés par l'ensemble des rédactions au soir des manifestations. Pour comprendre le fonctionnement de ce dispositif, il nous faut analyser tous ses rouages à la lumière du prédicat qu'il fait exister – la figure repoussoir du casseur violent distincte des manifestants réputés pacifistes. Ainsi les violentes charges de la police avec leur lot d'arrestations et de blessures n'ont pas tant pour objectif de mettre hors d'état de nuire les individus conséquents s'en prenant à quelque distributeur de billets que d'extraire ces corps de la masse

indistincte des manifestants et de diffuser la peur parmi ceux qui seraient tentés de les imiter. Ainsi les sympathiques animations syndicales n'ont pas pour objectif de masquer l'évident ennui des défilés syndicaux mais au contraire de marquer ceux-ci du sceau de l'innocence, récompense de la passivité. Ainsi, enfin, les diverses tentatives de nasser (au sens actif du terme) le cortège de tête doit être compris comme tentative d'isoler matériellement ce cortège, à défaut d'y être parvenu par l'intimidation. Charges policières et kermesses syndicales ne sont donc que deux faces d'un même dispositif – d'une même *hostilité* devrait-on dire – que l'on nomme par habitude « cortège syndical » et dont le chantage à la peur qu'il est chargé d'établir ne peut fonctionner si l'un des deux termes est manquant. Ce qui se manifeste sous la forme du cortège syndical, ce n'est donc pas seulement l'expression d'un mécontentement, c'est l'expression d'un mécontentement *sous la forme d'une totale obéissance à la police* – dont le slogan « ou alors ça va péter » (auquel plus personne ne croit) est l'expression la plus pure. Or, la forme que prend un rapport social ne se combat pas, comme peut l'être un ennemi, elle ne peut être que *destituée* !

Ce qui aura été déterminant dans ce mouvement, du moins pour ce qui est des manifestations, particulièrement à Paris et dans d'autres grandes villes, c'est que pour un nombre croissant de manifestants, l'ennui des cortèges syndicaux sera devenu plus insupportable encore que la peur de la police ; qu'une multitude de pratiques de luttes (black-bloc, medic-team, étudiants non organisés, travailleurs excédés par leurs patrons, syndicalistes désabusés...) se soient rassemblés dans la joie (ou tout du moins dans une moindre tristesse) sous les banderoles « nous sommes tou-te-s des casseurs » ou « soyons ingouvernables » ; que les vaines tentatives des forces de l'ordre et des directions syndicales d'isoler le cortège de tête, les premières en le coupant du reste du cortège, les secondes en faisant dévier le reste du cortège aient été successivement mises en échec par un grand nombre de manifestants refusant de livrer une partie des leurs à la police. En résumé, la plus grande victoire dans ce mouvement, ce n'est pas que quelques personnes organisées y aient affronté la police sereinement lors des différentes manifestations – quelque déterminantes qu'aient été ces actions – mais d'avoir su constituer quelque chose de l'ordre de la *communauté* contre l'*hostilité* du cortège syndical.

Si l'on regarde bien, le cortège de tête n'aura pas mis en échec le cortège syndical sur son propre terrain : les directions syndicales n'ont pas été empêchées de jouer les petits chefs, nous avons juste refusé de les suivre, refusé de reprendre leurs slogans morbides ; de même, la BAC – qui n'a jamais été qu'un dispositif de traque – n'a pas à proprement parler été mise en échec militairement, nous avons simplement refusé d'être son gibier. Si nous avons su mettre en échec le cortège syndical, c'est d'avoir cessé d'être à sa disposition, d'avoir fait face à la police et fui les cortèges syndicaux, d'avoir destitué l'un et l'autre de leur rôle de loup et de berger, respectivement. Une des plus grandes joies au cours de ces manifestations aura été de voir la BAC tourner autour du cortège de tête sans parvenir à

s'y infiltrer – jusqu'à ne plus la voir du tout – et de voir les services d'ordre encadrer des espaces parfois totalement désertés – *devenant alors littéralement des formes vides*.

La Nasse comme nouvelle forme de la manifestation

À l'impossibilité d'isoler le cortège de tête du *reste* du cortège syndical, succède logiquement, dans la logique gouvernementale, son *assimilation* à l'ensemble de la manifestation. De là deux options : soit l'interdiction générale sans condition, ce qui n'aurait jamais été que la forme critique du précédent dispositif qui, actant de ce que le cortège n'est plus composé que de casseurs, en aurait expulsé l'ensemble des manifestants – tentative ayant fait long feu au risque de produire une situation absolument *ingérable*. Soit l'autorisation générale à condition que l'ensemble de la manifestation prenne la forme d'une nasse – option finalement adoptée par la préfecture. De là l'analyse que nous devons faire de la nasse : non plus comme dispositif de maintien de l'ordre mais comme *conditions d'autorisation* de la manifestation.

De façon évidente, la *nasse* constitue d'abord un ensemble de procédures, de conditions administratives, sans quoi la manifestation ne serait pas autorisée. Mais comme précédemment, l'opération que le dispositif *nasse* réalise ici n'est pas à chercher dans la justification qui en est donnée mais dans la façon qu'il a d'affecter les corps dont il dispose. Loin d'avoir pour objectif de « sécuriser le parcours de la manifestation » (il n'est qu'à voir l'intensité des affrontements et l'usage massif des armes prétendument non-létales pour s'en assurer), les fouilles avec palpation à l'entrée et à la sortie, le grotesque parcours giratoire ou encore l'impossibilité de sortir librement de la manifestation sont autant de procédures de soumission et d'humiliation par lesquelles chacun est prié de manifester son allégeance au dispositif.

Au delà d'une simple condition administrative, la *nasse* constitue aussi une *condition matérielle* qui n'est pas étrangère à la grande tristesse qui règne dans la *forme nasse* des manifestations. En tant que *mécanique*, elle a, il me semble, quelque chose à voir avec une certaine *physique* de la foule. Alors que l'action conjointe de la BAC et des services d'ordre jouaient de notre *psychologie* et entendait limiter nos émotions aux réflexes de survie (par peur, fuir la police pour se réfugier dans le cortège syndical), la *nasse* entend plutôt limiter notre matérialité à celle d'un flux à canaliser. En bouclant toute sortie, en collant le cortège au plus près, en le modelant à sa convenance au gré des charges et des lacrymos, le dispositif de *nasse* crée les conditions matérielles dans lesquelles le cortège est assimilable à un flux, ensemble de particules élémentaires conduites de place en place au gré des bousculades. À la joie de constituer une communauté, de se regrouper en formant un cortège de tête que la police ne sera jamais parvenue à désagréger, succède ainsi la tristesse de voir celle-ci réduite à

sa matérialité la plus négative. De là probablement que lors de la première vraie manifestation-nasse, de Bastille à Bastille le 23 juin, la tentative désespérée d'exister positivement encore aura consisté à tourner à l'envers en remontant le courant, en *inversant le flux*. Tentative évidemment contrée par des directions syndicales qui tentaient de conjurer leur sort en scandant « on lâche rien » alors qu'il était évident qu'elles avaient tout abandonné à la police – jusqu'à leur dignité.

Le tour de force de la nasse aura été de déplacer l'*hostilité* sur le terrain même de la communauté – de ce qui avait su vaincre l'hostilité de la manifestation syndicale. La *nasse* autorise la manifestation avec son cortège de tête, mais elle l'autorise à la seule condition qu'elle ne soit qu'une manifestation de l'impuissance ; que la démonstration du nombre ne devienne immédiatement démonstration de la faiblesse ; que slogans et violences ne soient plus que l'expression du désœuvrement général. En d'autres termes, la *forme nasse* de la manifestation réunit les manifestants dans leur diversité, mais elle les réunit dans l'expérience commune de l'impuissance – condition même de leur ré-union.

La *nasse* constitue donc la *condition d'existence* de la manifestation en tant qu'elle est la condition de son autorisation, ce sans quoi la manifestation serait interdite, mais aussi en tant qu'elle est la condition partagée que chacun éprouve d'*être nassé*, ce qui fait notre commun. Ainsi, la *nasse* constitue indistinctement un dispositif mécanique et un ensemble de procédures. Il n'y a donc pas la nasse qui serait le dehors de la manifestation, ou la manifestation qui serait le dedans de la nasse, il y a fusion entre ce dedans et ce dehors : *la nasse constitue la forme même de la manifestation* – elle est le nom de l'*hostilité* qui y règne, de la fouille à l'entrée à la rétention générale. Sortir du piège que constitue la nasse ne peut donc en aucun cas signifier la combattre comme l'on combattrait un ennemi, l'affronter militairement sur son propre terrain : quelque soit l'équipement défensif et offensif dont nous disposons, nous n'avons nullement les moyens de briser durablement la nasse et cela ne ferait finalement qu'accroître encore l'hostilité qui y règne. Il nous faut au contraire et nécessairement *fuir l'hostilité qu'elle constitue, ne plus être à sa disposition, ne plus s'y conformer*, en d'autres termes – *la destituer*.

Destitution de la nasse

L'élément le plus notable de la nasse, ce qui fait *la nasse*, c'est-à-dire aussi bien sa force que sa faiblesse, c'est qu'aucun dispositif autant que celui-ci ne requiert des corps dont il dispose une si totale *disposition*. En effet, ce qui parmi les pièges caractérise la nasse, ce qu'elle a en propre et justifie parfaitement l'analogie par laquelle nous désignons le dispositif auquel nous sommes confrontés, c'est de ne pas se refermer sur des proies qu'elle piégerait mais d'être toujours déjà en place, jouant sur la totale disposition de ses proies à *se piéger* elles-mêmes. Ainsi, plus que tout autre

dispositif encore, la *nasse* n'est pas une disposition matérielle des choses, c'est une certaine disposition matérielle des choses *en adéquation avec une certaine disposition affective des êtres*. En d'autres termes, l'efficacité de la nasse n'a pas tant à voir avec ce qu'elle est, ses propriétés et qualités intrinsèques, qu'avec ce que nous sommes, notre disposition à son égard. Tous les poissons ne se pêchent pas avec une nasse et sans manifestants pour se résigner à *être nassés*, la nasse ne serait qu'une disposition matérielle des choses sans objet, une *forme vide* – tout au plus les amateurs de marches militaires pourraient-ils y voir une forme esthétique.

De là, je crois, doivent partir nos réflexions pratiques concernant les moyens que l'on se donne collectivement pour ne plus *être nassés* : destituer la nasse signifie d'abord nécessairement, pour reprendre le vocabulaire policier qu'elle emploie, *ne pas répondre à sa convocation*. En d'autres termes, cela signifie être collectivement dans des dispositions à ne pas se soumettre à ses procédures dégradantes, à ne pas nous constituer prisonniers, à ne pas être là où elle nous attend – une place vide cernée par 10 000 flics aux aguets, voilà ce qu'on pourrait appeler une *destitution de la nasse*. Pour cela il nous faut revoir nos modalités de rassemblement, qui pour le moment auront invariablement pris la forme de défilés de place en place, et la façon que l'on a de s'y rendre. La façon la plus immédiate de destituer la nasse prendrait probablement la forme d'un refus de se soumettre aux fouilles et de rentrer dans la nasse : *tout le monde dehors et personnes dedans !*

Le rapport de force entre l'*hostilité* et la *communauté* peut être aisément déterminé en regardant qui, de l'*hostilité* qui y règne ou de la communauté qui s'y constitue, désigne la forme de la manifestation. Pourtant, que la nasse n'ait pas déjà été destituée ne tient probablement qu'à quelques journées de manifestation supplémentaires, tant les procédures d'humiliations devenaient insupportables pour chacun de nous et tant il devenait collectivement évident de ne pas rentrer dans la nasse. Une telle attitude face à un dispositif aussi puissance que celui de la nasse ne se décrète pas, bien sûr, mais les militants de la CNT nous ont montré un chemin praticable : arrivés en cortège résolu à ne pas se laisser fouiller, il sont arrivés en position de force devant la nasse et ont obtenu d'y rentrer sans passer par la fouille. D'autres tentatives comme celle des lycéens auront échoué mais il est clair que la fouille individuelle ne peut être refusée que collectivement. J'arrête ici les considérations stratégiques afin de pas livrer à nos lecteurs des Renseignements trop d'éléments que chacun pourrait déjà avoir en tête, pour m'en remettre à l'intelligence collective, à ce qui émergera des différentes réunions plus ou moins publiques et plus ou moins larges, à ce que chacun, accompagné de ses ami-e-s, se découvrira avoir eu la même idée que beaucoup d'autres – pour que perdure le cortège de tête.

Paris, le 29 septembre 2016